



NICOLAS DAUBANES, LA CONDITION HUMAINE

QU'ATTENDRE DE L'EXPÉRIENCE DE L'ART SINON QU'IL NOUS AFFECTE ? PARCE QUE LA FRÉQUENTATION DU MONDE DE LA PRISON S'EST IMPOSÉE À LUI COMME LE VECTEUR LUI PERMETTANT UNE CONNAISSANCE APPROFONDIE DE L'AUTRE ET DE LUI-MÊME, L'ART DE NICOLAS DAUBANES SE DÉCLINE À L'ORDRE DE PROPOSITIONS PLASTIQUES QUI NE LAISSENT AUCUN REGARD INDEMNÉ. PAR-DELÀ SON EXPÉRIENCE, IL A SU TIRER LES FILS D'UNE ŒUVRE POLYMORPHE QUI DÉPASSE TOUTE CONSIDÉRATION DOCUMENTAIRE POUR ÉLABORER LES TERMES D'UNE POÉTIQUE DE LA CONDITION HUMAINE. TOUT À LA FOIS RADICALES ET EXPÉRIMENTALES, LES ŒUVRES DE DAUBANES SONT D'UNE RICHESSE D'INVENTION INÉDITE DANS UN RAPPORT INTELLIGIBLE ET SENSIBLE AU MONDE QUI LES INSPIRE. ENTRE FRAGILITÉ ET GRAVITÉ, ENTRE ATTRACTION ET RÉTENTION, ENTRE CONSTRUCTION ET DESTRUCTION. ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET

PHILIPPE PIGUET **D'où vient cet intérêt que vous portez à l'univers carcéral, sinon aux questions de la révolte et de l'enfermement ?**

NICOLAS DAUBANES Quand j'étais en première année à l'École des Beaux-Arts de Perpignan, la mairie a annoncé au printemps sa décision de la fermer dès l'été suivant. Cela a créé une situation de révolte chez les étudiants inquiets de savoir comment ils allaient pouvoir survivre, même si un délai a finalement été obtenu qui s'est renouvelé chaque année. Fort d'une expérience passée dans le cadre d'un atelier avec des enfants, j'ai décidé en troisième année d'intervenir dans une maison pour jeunes délinquants qui venait de s'ouvrir près de chez moi. J'ai alors découvert que, par ce biais, je pouvais exprimer certains ressentis personnels par rapport à des questions de santé que je tenais silencieuses, tant la relation à l'autre ouvre sur une relation à soi. Dès lors que j'ai mis un pied dans la prison et que



NICOLAS DAUBANES. L'HUILE ET L'EAU
PRIX DES AMIS DU PALAIS DE TOKYO 2018
PALAIS DE TOKYO, PARIS. DU 21 FÉVRIER AU 17 MAI 2020
COMMISSAIRE : FRANCK BALLAND

NICOLAS DAUBANES. NOMEN NESCIIO
CHÂTEAU D'OIRON. DU 21 MARS AU 31 MAI 2020

Les Milles en feu, d'après Hans Bellmer.
2019, poudre d'acier aimantée, 160 x 300 cm.
Vue de l'exposition de Nicolas Daubanes, *Le Monde ou rien*, FRAC PACA, Marseille, 2019.

j'ai eu l'occasion d'observer ce monde carcéral, j'ai été totalement mordu et j'ai compris que c'était à partir de là que j'allais pouvoir construire un travail.

Par rapport à l'histoire de l'art, y a-t-il un artiste qui vous ait pareillement marqué au point de faire ce choix de la création ?

La découverte de l'œuvre d'Edvard Munch m'a dès le début fortement bouleversé. Il y a chez lui quelque chose qui m'a fait comprendre que je trouverai ma voie dans l'expression plastique...

Une expression plastique qui prend chez vous toutes sortes de formes, en appelle à toutes sortes de matériaux et recourt à toutes sortes de protocoles d'autant plus singuliers que ce monde carcéral en est le vecteur cardinal...

Je ne peux nier en effet qu'il est fondateur de ma démarche mais je serais enclin à dire « qu'il était » le

vecteur de mon travail bien plus qu'il ne l'est encore, parce qu'avec le temps et l'expérience, les problématiques qui m'intéressent se sont élargies à des questions davantage génériques comme la résistance, la mémoire, la condition humaine...

Il n'en reste pas moins que c'est par le thème de la prison que vous vous êtes fait repérer et que votre œuvre constitue en quelque sorte comme une documentation tout à la fois objective et métamorphosée de son univers. Ici, des empreintes d'inscriptions murales; là, des dessins à la poudre de fer; là encore, tout un ensemble de pièces relatives au mode alimentaire en prison, etc., etc. Chacune de vos créations semble ainsi opérer en qualité de document.

Compte tenu du fait qu'au fil du temps, j'ai eu l'occasion de faire de nombreuses résidences dans des prisons très différentes, ce qui m'intéresse est de concevoir des œuvres qui disent ce que j'ai vu,





Sur les toits. 2019, incrustation d'acier incandescent sur porcelaine émaillée, 40 x 53 cm.

non littéralement, mais par le prisme d'une production plastique qui y fait écho. C'est d'ailleurs pourquoi je n'ai pas retenu le mode de la photographie, par trop proche du réel à mon sens, et privilégié le dessin, l'objet ou l'installation. Ainsi des frottages que j'ai faits des inscriptions de la prison de Mataro, en Espagne, laissées par les détenus du régime franquiste et qui s'offrent à voir dans une certaine fragilité matérielle. Ainsi des fragments de plaques de porcelaine incrustée d'acier incandescent portant les textes de tortures infligées aux détenus de la prison de Montluc pendant l'occupation ; l'impossibilité de les lire dans leur entièreté leur confère une charge émotionnelle plus forte. Ce qui m'intéresse, c'est de ramener au regard des traces mémorielles qui relèvent d'une forme d'intimité.

À l'instruction de votre démarche, il est deux dates essentielles qui correspondent à deux révoltes historiques de prisonniers : celle des 9-13 septembre 1971, à la prison d'Attica, aux États-Unis, qui est le fait de d'Afro-Américains enfermés sur le prétexte de délinquance alimentaire ; celle du 15 janvier 1972, à Nancy, où les prisonniers réussissent à monter sur le toit de la prison et répliquent aux forces de l'ordre en leur lançant des tuiles. Cette dernière entraîne notamment Sartre et Foucault à prendre position sur la question carcérale, ce dernier publiant en 1975 son célèbre *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Comment l'artiste que vous êtes s'est-il emparé de telles situations ?

Ce sont surtout des situations qui m'ont éveillé la conscience à l'égard de cette problématique et qui m'ont entraîné à développer ma recherche. Plastiquement parlant, j'ai réalisé différentes pièces à l'appui de ces événements. À l'image du toit de la prison de Nancy, j'ai fait un grand dessin mural à la limaille de fer à la galerie Maubert au printemps dernier, une installation architecturée sur laquelle le visiteur pouvait monter au FRAC PACA à l'automne et réalisé une céramique incrustée de poudre d'acier reprenant la photo de cette révolte. J'ai fait aussi toute une série de tuiles qui portent au verso certaines brèves paroles de prisonniers...

Qu'en est-il au juste de cette technique de la limaille de fer qui vous signe ?

C'est une technique qui vient tout droit de l'univers carcéral, renvoyant non seulement à l'image du prisonnier tentant de scier les barreaux de sa cellule mais à tout l'environnement métallique de la prison. L'usage que j'en fais relève de la projection de cette limaille sur une plaque aimantée, elle-même collée sur un support, à travers un pochoir que j'ai préalablement dessiné et qui va permettre à la limaille de se fixer. Cela crée un dessin de la nature d'une trace, relativement volatile, en parfaite adéquation avec la représentation de ce monde carcéral.

15 janvier 1972. 2018, tuiles, bois, 900 x 300 x 140 cm.

Vue de l'exposition *Aucun bâtiment n'est innocent*, Chapelle Saint-Jacques, centre d'art contemporain, Saint-Gaudens, 2018.



Saint-Michel, prison de Toulouse.
2017, poudre d'acier aimantée, dessin mural, 280 x 300 cm.
Vue de l'exposition *Grand Prix Occitanie, Lieu commun*, Toulouse, 2017.

Comment en êtes-vous arrivé par la suite à travailler avec la céramique, voire avec le verre ?

En fait, par accident, un beau jour où j'utilisais une disqueuse pour couper du métal et que quelques éclats incandescents sont allés frapper une vitre, s'y incrustant et composant comme un nuage. J'ai tout de suite compris qu'il y avait deux manières de dire les choses selon la technique de l'aimantation ou de l'incrustation. J'ai alors décidé de m'orienter vers le paysage mémoriel, de lieux ou d'images chargés de mémoire, ainsi la série *Strange Fruit* d'après les gravures de suppliciés de Goya dont j'efface les figures tragiques. Je les dessine à la disqueuse, c'est un exercice extrêmement physique. Le support devient très fragile alors que le dessin résiste à tout. C'est une façon inverse du dessin de limaille projetée.

Vous êtes résolument soucieux de toujours trouver une réponse qui soit en phase avec la source et le contexte de votre inspiration. L'opportunité qui s'est trouvée lors d'une résidence à Besançon de découvrir une édition illustrée de toutes les gravures des prisons de Piranèse – les « Carceri » – vous a conduit à réaliser une série de dessins intitulée *Les Spectateurs de Piranèse*. Que sont-ils ? Faits eux aussi de poudre d'acier aimantée exigeant

un travail d'une infinie finesse, comme la gravure d'ailleurs, ces dessins ne sont pas des copies de Piranèse. Ils n'en reproduisent que certains détails, ayant été plus particulièrement attiré par les endroits où l'on distingue de petits personnages. Ceux-ci ne sont autres que les détracteurs de l'artiste qu'il a souhaité de la sorte mettre en prison ! Là encore, je me suis approprié le document original en le transformant d'autant plus que je m'y suis ajouté puisque moi aussi je passe une grande partie de ma vie en prison. En fait, c'est une série d'autoportraits.

Par-delà vos objectifs artistiques, qu'est-ce que vous apporte cette fréquentation des prisons ? Qu'est-ce que vous allez y chercher ?

En prison, je me trouve confronté à une réalité qui n'a rien à voir avec celle colportée par les médias, lesquels racontent toutes sortes de choses totalement décalées, parfois de l'ordre du fantasme. Si j'y suis face à une certaine vérité, celle-ci n'existe toutefois pas car tout le monde y joue un jeu, aussi faut-il être constamment dans une position distanciée. Mais pouvoir passer deux heures avec un détenu, éprouver le fait d'être dans sa cellule, voir comment cela y est organisé, comment sont possibles les relations humaines, c'est une vraie leçon de vie.



À la faveur de la nuit.
 2019, installation de 6 dessins, incrustation d'acier incandescent sur verre.
 Vue de l'exposition de Nicolas Daubanes, *Le Monde ou rien*, FRAC PACA, Marseille, 2019.

Vous parlez de cet univers avec quelque chose de passionné dans la voix. À la longue, n'y a-t-il pas un risque d'addiction à cette fréquentation ?

Absolument parce que tout ce que l'on peut y observer est sans fin. De plus, c'est l'occasion de rencontrer des personnalités très fortes. Je me souviendrai longtemps de la rencontre que j'ai faite de

François Besse, l'acolyte de Mesrine, à qui je demandais quelle était la pire prison qu'il ait fréquentée et qui m'a répondu : « Laquelle des 77 000 ? » Or ce nombre est celui qui correspond à celui des détenus en France. Il y a en réalité autant de prisons que de détenus. J'ai donc 77 000 prisons à visiter... ■

NICOLAS DAUBANES EN QUELQUES DATES

Né en 1983. Vit et travaille à Marseille. Représenté par la galerie Maubert, Paris.

Expositions personnelles (sélection)

2019 | *À la faveur de la nuit*, galerie AL/MA, Montpellier

| *Le Monde ou rien*, FRAC PACA, Marseille

| *Ce n'est pas joli de couper les arbres!*, galerie Maubert, Paris

| *La Vie quotidienne*, Mémorial national de la prison de Montluc, Lyon

2018 | *En mai 1792* (dans le cadre d'IN SITU 2018), Tour Aycelin – palais des Archevêques, Narbonne

| *OKLM*, Château de Servières, Marseille

| *Aucun bâtiment n'est innocent*, CAC Chapelle Saint-Jacques, Saint-Gaudens

2017 | *HEXAGONE*, galerie Eva Vautier, Nice

| *Le Batiman et a nou*, La Station, Nice